TOMBER SE RELEVER AVANCER

Mon parcours de vie

AVANCER

Main dans la main, toujours vers l'avenir



Tomber n'est pas la fin de l'histoire. Se relever peut devenir le début d'une autre.

ARNAUD FERRISI

« APRES UNE CHUTE, ON PEUT SE RELEVER. »

ET ENSEMBLE, C'EST MOINS DIFFICILE.

LE GEM

Le lieu où j'ai commencé à m'accepter autrement



Accueil - respect - entraide - pair-aidance - confiance

Arnaud FERRISI

Un parcours de vie, de résilience et d'entraide.

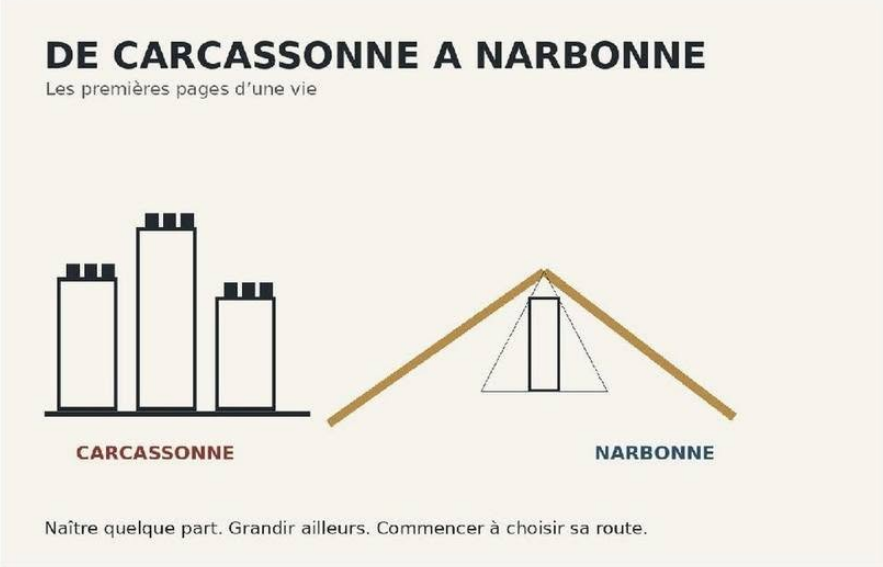
AVANT-PROPOS

Ce petit livre raconte mon histoire, telle que je l'ai vécue et telle que je m'en souviens. Certains passages concernent des événements familiaux ou personnels dont je livre ici ma perception. Ce récit n'a pas pour but de juger : il explique les étapes qui m'ont construit, les blessures qui m'ont transformé et les rencontres qui m'ont aidé à avancer.

"Ce qui compte n'est pas seulement ce qui nous arrive, mais ce que nous décidons d'en faire."

J'ai connu l'engagement, la guerre, le travail, l'accident, le handicap, la rééducation, la solitude, puis l'entraide. Aujourd'hui, si je raconte tout cela, c'est surtout pour transmettre une idée simple : après une chute, on peut se relever. Et ensemble, c'est moins difficile.

1. Mes racines



Je m'appelle Arnaud FERRISI, j'ai 47 ans. Je suis né à Carcassonne et j'ai grandi à Narbonne.

À l'origine, je me destinais à devenir mécanicien. J'ai obtenu un BEP puis un CAP. J'aurais pu suivre cette voie, mais j'ai choisi un autre chemin : m'engager dans l'Armée de Terre, comme mon père, ancien parachutiste à Carcassonne.

À ce moment-là, je ne savais évidemment pas encore à quel point les années suivantes allaient changer ma manière de voir la vie.

2. Cinq ans dans l'Armée de Terre

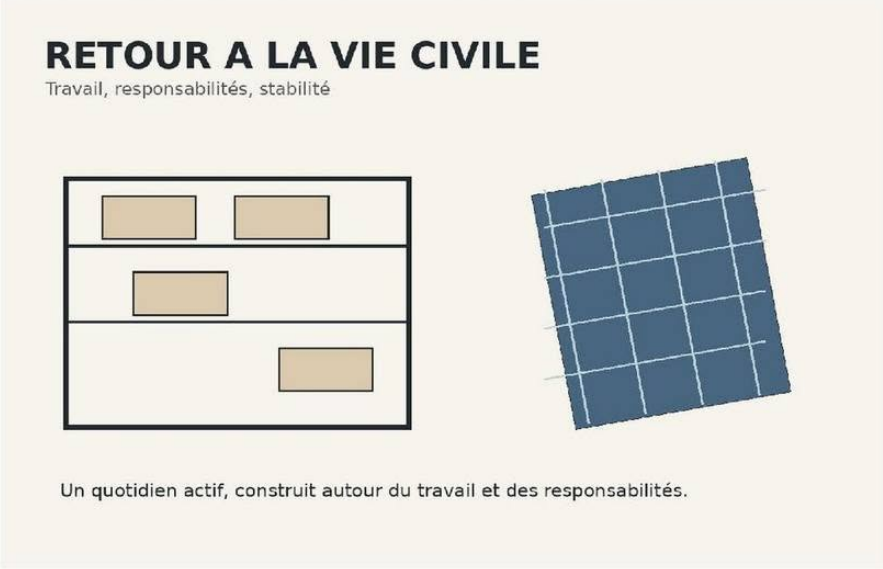


Pendant cinq ans, j'ai servi dans l'Armée de Terre. J'avais été recruté dans l'arme du Matériel, dans le secteur de l'approvisionnement : stockage, magasinage, logistique.

Mais ma vie militaire ne s'est pas limitée aux entrepôts. J'ai été Casque bleu au Kosovo et j'ai servi en Bosnie dans le cadre de l'OTAN. J'ai effectué un stage commando en Guyane avec la Légion étrangère, un autre à Givet, près de la Belgique, et j'ai participé aux dispositifs Vigipirate dans les gares parisiennes.

Ces missions m'ont confronté à des réalités dures. J'ai vu des choses qui m'ont profondément marqué. À la fin de mon contrat, l'Armée m'a proposé de devenir sous-officier et de repartir pour cinq années supplémentaires. J'ai refusé. Pour moi, cette page devait se fermer.

3. Une vie civile bien remplie



Après l'armée, j'ai repris une vie civile active. J'ai été responsable du magasin de pièces détachées chez BMW à Carcassonne, puis vendeur de batteries et de panneaux solaires à Narbonne.

L'été, pour arrondir les fins de mois, je dirigeais également une équipe de sécurité dans deux campings.

J'avais une vie stable, du travail, des responsabilités et des projets. Une vie que je pensais solide.

4. La nuit du 1er septembre 2007



Le 1er septembre 2007, tout a basculé. Ce soir-là, j'étais à l'anniversaire d'un ami. Il y avait de la musique, de l'alcool, et au milieu de la soirée j'ai reçu un message de ma compagne m'annonçant qu'elle me quittait.

Nous venions de louer une maison et mon père s'était porté caution. Je me suis senti coupable, perdu, anéanti. J'ai bu davantage. Dans cet état, j'ai cru que je pouvais quand même conduire. « Nono le super-héros » : c'est ainsi que je décris aujourd'hui cette illusion.

Je suis parti en scooter sans que personne ne me voie partir. Selon ce qui m'a été rapporté par la gendarmerie, un chien aurait coupé ma route par la droite. J'aurais freiné par réflexe de la main gauche, sur le frein avant. Le scooter se serait soulevé et j'aurais percuté, tête la première, un poteau en béton.

Le choc a été très violent : traumatisme crânien, fracture du crâne et paralysie du côté gauche. J'ai passé quinze jours dans un coma profond, puis près de deux mois dans un coma artificiel. Mon casque a joué un rôle essentiel dans ma survie.

"Quand je vois aujourd'hui des jeunes rouler sans casque, j'ai envie de leur dire : écoutez-moi cinq minutes."

5. Réapprendre à vivre



À mon réveil à l'hôpital de Perpignan, je ne reconnaissais même pas ma mère. Je ne savais plus qui j'étais. Je ne marchais pas, je ne parlais pas, je ne pouvais pas écrire. On me déplaçait en fauteuil roulant.

J'ai ensuite été transféré à Cerbère pour la rééducation. J'y suis resté environ un an. Puis sont venues dix années de kinésithérapie, d'orthophonie et d'ergothérapie - « plein de mots qui finissent en i », comme j'aime le dire pour mettre un peu d'humour dans une période qui en avait peu.

Chaque progrès demandait du temps. Se lever, marcher, parler, écrire : des gestes ordinaires étaient devenus des victoires.

6. Les blessures invisibles



Après l'accident, une autre réalité est apparue : les personnes que je pensais être mes amis ont peu à peu disparu. Ma famille, elle, est restée. Sans elle, je ne serais pas l'homme debout que je suis aujourd'hui.

Ma vie de couple et ma vie familiale se sont aussi profondément compliquées. Je garde de cette période le sentiment d'avoir été vulnérable et parfois écarté de décisions importantes. Les questions de logement, d'argent, de séparation et de lien avec mes enfants restent parmi mes souvenirs les plus douloureux.

Un épisode m'a particulièrement marqué : la possibilité que le nouveau conjoint de mon ancienne compagne adopte mes deux garçons a été évoquée. Avec mon père, qui m'aidait alors dans mes démarches importantes, nous avions posé nos conditions. Le projet n'a finalement pas abouti.

Avec le recul, j'en retiens surtout ceci : dans les moments difficiles, les actes comptent davantage que les discours.



7. La découverte du GEM



Après tout cela, j'étais debout... mais pas encore vraiment vivant.

Un jour, on m'a parlé du GEM. J'y suis allé à reculons, avec beaucoup de clichés et de questions : « Qu'est-ce que je vais trouver là-dedans ? Qui sont ces gens ? Qu'est-ce qu'ils vont faire de moi ? »

Je me trompais. J'y ai trouvé de l'accueil, du respect, de l'entraide et des personnes formidables. Petit à petit, j'ai compris quelque chose d'essentiel : pour réussir à accepter les autres, il fallait aussi que j'apprenne à m'accepter moi-même tel que j'étais devenu.

Le GEM n'a pas effacé mon passé. Il m'a aidé à construire la suite.

"Pour accepter les autres, j'ai d'abord dû apprendre à m'accepter moi-même."

8. Une idée pour Castelnaudary



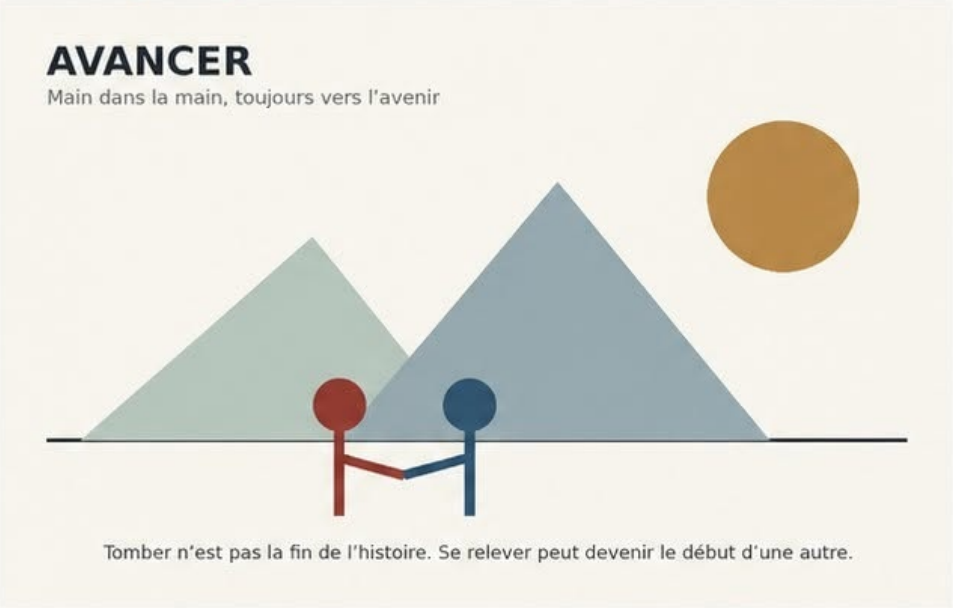
Comme j'habite entre Carcassonne et Castelnaudary, une question me trottait dans la tête. Un jour, j'ai demandé à Cathy : « Est-ce qu'il existe quelque chose comme le GEM vers Castelnaudary, pour les personnes qui en ont besoin là-bas ? »

Sa réponse a été simple : « On va se renseigner. »

Avec Coline, étudiante de La Rouatière alors en stage au GEM de Carcassonne, nous avons rencontré des partenaires, cherché des informations, identifié un local et travaillé à rendre le projet possible.

Au bout du chemin, un GEM a pu voir le jour à Castelnaudary. Les premiers adhérents ont été accueillis dans un local mis à disposition. Voir ce lieu commencer à vivre reste pour moi une grande fierté : une simple question avait fini par devenir quelque chose d'utile aux autres.

9. Ce que je veux transmettre



S'il fallait retenir une seule chose de mon parcours, ce serait celle-ci : même lorsque l'on tombe très bas, une chute n'est pas forcément la fin.

On peut se relever. Cela prend parfois des années. Cela laisse des traces. Mais on peut retrouver une place, des projets, des liens et l'envie de construire.

Aujourd'hui, les personnes du GEM comptent énormément pour moi. J'y ai découvert la force de l'entraide et de la pair-aidance : croire en soi, croire en l'autre et croire à nouveau en l'avenir.

Je ne veux plus avancer seul. Ce qui m'importe désormais, c'est de tendre la main comme on me l'a tendue. Main dans la main, continuer d'avancer - toujours vers l'avenir.